



Études océan Indien

46-47 | 2011
Vohémar, cité-État malgache

Madagascar, une île au carrefour d'influences

Noémie Martin



Éditeur
INALCO

Édition électronique

URL : <http://oceanindien.revues.org/1309>
DOI : 10.4000/oceanindien.1309
ISSN : 2260-7730

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2011
ISBN : 978-2-85831-199-6
ISSN : 0246-0092

Référence électronique

Noémie Martin, « madagascar, une île au carrefour d'influences », *Études océan Indien* [En ligne], 46-47 | 2011, mis en ligne le 03 mars 2013, consulté le 30 septembre 2016. URL : <http://oceanindien.revues.org/1309> ; DOI : 10.4000/oceanindien.1309

Ce document a été généré automatiquement le 30 septembre 2016.



Études océan Indien est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International.

Madagascar, une île au carrefour d'influences

Noémie Martin

- 1 Dès le début du xx^e siècle, voyageurs et scientifiques s'interrogent sur le peuplement malgache. Deux questions sous-tendent cette problématique : l'une porte sur l'origine des populations qui composent le peuple de Madagascar, l'autre cherche à déterminer quand et où le premier peuplement s'est installé. Les premières enquêtes sont des comparaisons ethnographiques effectuées par Gabriel Ferrand et Alfred Grandidier. Les travaux de Ferrand dès 1908, pour qui le peuplement de Madagascar est surtout le résultat d'apports de populations bantu, s'opposent à ceux de Grandidier (1908), lequel défend une souche principalement indo-mélanésienne de la population de la Grande Île. Chaque auteur cherchera à démontrer, selon la thèse défendue, que les traits culturels malgaches sont le résultat d'emprunts techniques soit aux sociétés d'Asie du Sud-Est, soit aux populations d'Afrique de l'Est.
- 2 Cependant, les correspondances relevées sur le plan de la culture matérielle ne suffisent pas à affirmer l'origine bantu ou austronésienne des Malgaches ; aussi, d'autres disciplines telles que la linguistique, l'anthropologie, la botanique et, plus récemment, la génétique ont été sollicitées. Il est avéré aujourd'hui que les Malgaches sont le fruit de plusieurs vagues de migrations depuis l'Asie du Sud-Est, la côte orientale de l'Afrique et la péninsule Arabique, à des époques différentes. Des prospections et fouilles archéologiques viennent également attester un premier peuplement vers le v^e siècle après J.-C. dans le nord et le nord-ouest de la Grande Île, à proximité des embouchures de rivières.
- 3 Parti du constat que le peuplement malgache résultait d'un apport de populations africaine et austronésienne, Madagascar s'inscrivait-elle alors dans une continuité culturelle avec l'Asie du Sud-Est ou avec la côte orientale de l'Afrique ? Des éléments de réponse ont pu être apportés par le travail de recherche mené sur des productions céramiques. Cet article présentera quelques points de réflexion tirés de ma thèse, *Les productions de l'océan Indien occidental : implications au carrefour d'influences* (2010).

L'origine du peuplement malgache : des sources écrites aux études génétiques

Manuscrits arabo-persans et récits chinois

- 4 Les manuscrits arabo-persans constituent l'une des principales sources écrites pour la connaissance des échanges commerciaux dans l'océan Indien sur la période du VIII^e au XV^e siècle environ. Néanmoins, les archives impériales chinoises livrent des informations sur la côte orientale de l'Afrique partiellement obtenues par des marchands ou voyageurs chinois lors de contacts avec des commerçants arabo-persans. Les cartographes chinois se sont d'ailleurs essayés, à partir des différents textes, à représenter l'Afrique, que Poumailloux a récemment recensés dans un article (2011).
- 5 Les récits des auteurs arabo-persans ont fait l'objet de traductions annotées et d'analyses pointues dont je ne rendrai pas compte présentement. Cependant et à titre d'exemple, je reviendrai sur trois toponymes. Ainsi, les termes de *îles du Jāvaga*, *Komr* et *Wāq-Wāq*, employés par divers auteurs à plusieurs reprises, font référence à deux ensembles géographiques distincts : l'archipel des Comores et Madagascar, d'une part, et les îles indonésiennes situées au large de la Chine, d'autre part. Quelle explication donner au double emploi de ces toponymes ? Vraisemblablement, la représentation cartographique que les Arabes faisaient du monde, à partir d'une vision imbriquée des mondes africain et asiatique, héritage de l'Antiquité, explique en partie le double sens recouvert par ces toponymes.
- 6 *Îles du Jāvaga* est relevé à deux reprises chez Al-Idrisi (XII^e siècle) dans son ouvrage *Kitab Rujar*, une première fois pour mentionner les îles d'Asie du Sud-Est, lieu où se rendent des navires omanais afin d'y écouler les marchandises acquises chez les Zendjs, une seconde fois pour les localiser face au « littoral du pays des Zeng » (Al-Idrisi dans Allibert 1990 : 92) et dont les populations à bord de « grands et petits navires » (Vérin 1990 : 27) gagnent le rivage des Zendjs afin d'y faire commerce de leurs marchandises.
- 7 Au XIII^e siècle, le compilateur Ibn Sa'id, qui ne s'est jamais rendu en Afrique de l'Est, fait usage du terme *Komr* pour nommer Madagascar, qu'il décrit peuplée d'un « mélange d'hommes venus de tous les pays » (Ibn Sa'id dans Allibert 1990 : 102), dont la capitale, Komorriyya, tire son nom des populations *komr* qui « habitaient avec les Chinois dans les régions orientales de la terre » (*ibid.*, pp. 104-105). *Komr* désigne, par ailleurs, une montagne qui s'étend parallèlement à la côte est-africaine depuis Malindi jusqu'à la ville de Sayuna, dans le pays de Sofala. Ce relief évoqué par Ibn Sa'id se retrouve chez Abu al-Fida et ne correspond à aucune montagne actuelle. C'est l'historien Miquel (1967 : II, 136) qui en donnera partiellement l'explication dans la *Géographie humaine du monde musulman jusqu'au milieu du 11^e siècle* : héritiers des auteurs anciens, les géographes arabes ont fait leur la conception selon laquelle le Nil coulerait des montagnes de Komr situées au-delà du pays connu des Zendjs. Et aussi, les montagnes de Komr font figure de « régions interdites ou paradisiaques que seuls quelques fous ont pu atteindre » (*ibid.*). *Komr*, encore, fait référence au canal du Mozambique et, chez Ibn al-Mudjawir (début du XIII^e siècle), quand *Al-Komr* désigne l'archipel des Comores et Madagascar.
- 8 *Wāq-Wāq* est employé au X^e siècle par l'auteur des *Merveilles de l'Inde* pour désigner les îles d'Asie du Sud-Est dans le récit qu'il fait de l'attaque de Qanbalū en 945 par mille

embarcations *wāq-wāq*, qui mirent une année entière pour atteindre Qanbalū depuis leur région d'origine, écartant par là l'archipel des Comores et Madagascar. L'attaque de cette île avait pour dessein de s'emparer de ses richesses : ivoire, écaille de tortue, peaux de léopard, esclaves zendjs. *Wāq-Wāq* apparaît également chez al-Masudi (x^e) et al-Idrisi (xii^e) pour situer soit une région dans le prolongement de Sofala, sur la côte orientale de l'Afrique, soit des îles situées au large, c'est-à-dire l'ensemble des Comores et de Madagascar. En revanche, le géographe Al-Idrisi évoque l'Austronésie par l'expression *îles du Jāvaga*.

- 9 Si l'usage indifférencié d'un même toponyme pour deux ensembles géographiques distincts trouve son explication dans la représentation cartographique du monde héritée des Anciens, celle-ci n'est que partiellement satisfaisante.
- 10 Fait intéressant, l'ascendance asiatique des Malgaches est soulignée par Ibn Sa'id et par d'autres auteurs arabo-persans, plaçant l'ensemble comoro-malgache dans la continuité du monde austronésien, et non du monde swahili tout proche, avec lequel des contacts commerciaux existaient.
- 11 Dans les sources chinoises, l'Afrique orientale (Poumailloux 2011 : 110) est mentionnée pour la première fois sous la dynastie T'ang (618-907 après J.-C.). Il s'agit des textes du *Ching-hsing Chi* de Tu Huan et du *Yu-yang-za-zu* de Duan Cheng-shi. L'ancienneté du *Yu-yang-za-zu* (Duyvendak 1949 : 8-9) est affirmée par l'ouvrage *Hsin T'ang-shu (La nouvelle histoire des Tang)*, écrit par Ou-yang Hsiu au milieu du xi^e siècle, car il contient un extrait abrégé du premier. Duan Cheng-shi mentionne l'existence dans la partie sud-ouest de l'océan Indien d'une terre nommée Po-pa-li (Bo-pa-li) d'où proviennent ivoire et ambre gris et dont une partie des habitants est réduite à l'esclavage et vendue à des marchands étrangers. Des informations complémentaires sur la côte orientale de l'Afrique sont relevées dans le *Ling-wai Tai-ta* (1178) de Chou Ch'u-fei et le *Chu Fan-shi* de Chao Ju-kua rédigé vers 1225. Ce dernier mentionne le pays de *Pi-pa-lo* qui se singularise, entre autres, par la production d'ambre gris, de défenses d'éléphant, de cornes de rhinocéros, de myrrhe et d'écailles de tortue. Sous la dynastie des Ming (1368-1644), une expédition navale menée dans l'océan Indien occidental est rapportée par trois ouvrages différents¹.
- 12 En 1995, Shen (1995) soulignait la nécessité de reprendre l'étude des textes chinois. À titre d'exemple, l'auteur rapportait qu'un même passage du *Yu-yang Tsa-tsu* avait été traduit et interprété différemment par Hirth (1911), Duyvendak (1949) et Freeman-Grenville (1962). Au vu des découvertes archéologiques, une nouvelle traduction des textes chinois permettrait notamment de faire correspondre des toponymes chinois avec des sites swahili connus.

Les principaux apports culturels africains et austronésiens à Madagascar

- 13 Les premières notes d'ordre linguistique sont faites par Lars Dahle, missionnaire luthérien, qui s'intéresse, dès la fin des années 1870, au folklore malgache recueilli dans *Les contes des Aïeux*². Sa connaissance de la langue malgache — il participe activement à la révision de la traduction de la Bible en malgache — lui permet d'y relever l'existence de mots du vocabulaire bantou.
- 14 Cette contribution bantou est étudiée plus avant par Ferrand (1909 : 321) qui distingue deux catégories de mots bantou : ceux qui composent un fonds ancien attesté sur

l'ensemble de l'île et ceux empruntés plus récemment au swahili et présents dans la partie nord-ouest de Madagascar. Ferrand conclut à une présence ancienne sur la Grande Île de « *nigritiens africains de langue bantu absorbés [...] par des immigrants d'une civilisation supérieure* » (p. 324).

- 15 En 1951, Dahl démontre l'étroite parenté du malgache avec le maanyan parlé dans la région de la rivière Barito, au sud-ouest de Bornéo, tout en rappelant une influence bantu. À sa suite, Alexandre Adelaar³ mettra en évidence dans la langue malgache l'emprunt de mots issus du malais, du javanais et du sulawesi du Sud.
- 16 Les études ethnographiques pointent des traits culturels communs aux populations malgaches et aux populations de la côte orientale de l'Afrique ou de l'Asie du Sud-Est. Dans son *Histoire de Madagascar*, Deschamps (1960) fait des comparaisons ethnographiques tout en ayant conscience que celles-ci s'appuient sur des traits culturels isolés. L'auteur énumère (p. 21) les techniques malgaches similaires à celles observées en Indonésie (défrichement par le feu, élevage du chien, du porc noir, et des volailles, importance de la pêche et de ses techniques) et celles qui se rapprochent des techniques de « *l'Afrique orientale, swahilie, bantoue ou chamitique : culture du mil ; [...] ; poterie ; [...] ; silo* » (*ibid.*). Les similitudes entre Madagascar et l'Asie du Sud-Est ne s'arrêtent pas là puisque d'autres correspondances ont été soulevées : systèmes de parenté, habitats de forme quadrangulaire, utilisation de râpe à coco⁴ ou encore pirogues à balancier d'origine malayo-polynésienne.
- 17 Une première étude sur les instruments de musique malgache est menée par Sachs (1938). À partir des collections conservées au musée de l'Homme et d'ensembles absents du musée, l'auteur est arrivé à la conclusion que l'origine des instruments utilisés à Madagascar était à rechercher en Afrique noire, en Indonésie, dans le monde islamique et en Europe.
- 18 En anthropologie physique, Chamla (1958) publie, à la fin des années 1950, les résultats d'études craniologiques qui mettent en évidence trois types de populations à Madagascar : un type brun clair, asiatique, proche des Indonésiens, un type africain et un type mixte, qui prédomine. Un an avant la publication de cette étude, l'auteur (1957) s'intéresse aux empreintes digitales et palmaires des Malgaches, qui s'avèrent peu concluantes.
- 19 Au cours des années 1960, Jean Poirier conçoit pour ses études des fiches anthropologiques normalisées, afin de déterminer et classer les caractères somatiques des individus malgaches. Par la suite, des recherches en hématologie, entreprises et publiées en 1970 par Pigache, portent sur la détermination de caractères sanguins héréditaires, comme les pathologies, pour déterminer l'origine des Malgaches. À partir d'un échantillon de 50 000 Malgaches, on constate que les groupes de populations répartis dans l'ouest et le sud de Madagascar possèdent un chromosome originaire d'Afrique, tandis que les populations établies sur les hautes-terres ont un gène spécifique aux Indonésiens. Par cette étude, Pigache démontre l'origine à la fois sud-est asiatique et est-africaine des Malgaches.
- 20 Récemment, des analyses génétiques menées sur des groupes de Malgaches soulignent leur diversité génétique (Hurles *et al.* 2005)⁵, qui, cependant, s'est révélée moins élevée que celle des populations dont ils descendent, à savoir celles d'Asie du Sud-Est et d'Afrique de l'Est ; la reconnaissance du gène M23 (Ricaud *et al.* 2009) chez les Mikea et les Vezo, établis au sud-ouest de Madagascar, et les Merina des hautes-terres a ouvert de

nouvelles perspectives de recherche sur l'origine du peuplement malgache, car ce gène n'a été identifié qu'au sein d'un nombre limité de groupes africains et d'Asie du Sud-Est, et son origine serait à rechercher dans la région qui couvre l'Arabie et le nord-ouest de l'océan Indien.

- 21 Déterminer quelles plantes furent introduites à Madagascar et sur le continent africain par les Austronésiens est possible soit à partir de phytolithes découverts dans des niveaux archéologiques, soit en ayant recours à la linguistique. Ainsi, la banane, plante originaire d'Asie du Sud-Est, a été introduite en Afrique. C'est dans les hautes-terres de Papouasie Nouvelle-Guinée, sur le site de Kuk Swamp localisé dans la vallée de Wahgi, qu'ont été découverts des phytolithes de banane domestiquée, datés de 10 000 ans environ (Denham et al. 2003). Cette découverte et celle d'autres phytolithes de plantes domestiquées ont souligné le rôle majeur de la Nouvelle-Guinée dans le développement de l'agriculture et la domestication des plantes pour la région de l'Asie du Sud-Est. En revanche, les mécanismes de diffusion de cette plante sous sa forme domestiquée jusqu'en Afrique, où elle est cultivée au cours du premier millénaire avant J.-C., soulève des interrogations. Sur le site camerounais de Nkang, Mbida (2000 : 157) a isolé des phytolithes de banane domestiquée qui constituent le plus ancien témoignage de la culture de cette plante en Afrique centrale au cours du premier millénaire avant J.-C. Sur l'île de Pemba, des phytolithes de banane sauvage ont été exhumés, indiquant une introduction anthropique lors de contacts avec des populations austronésiennes, car aucune forme sauvage de la banane n'existe sur le continent africain. Aussi, la consommation de bananes par les populations zendjs confirmerait l'avancée du monde austronésien vers la côte est-africaine, et ce, bien avant le x^e siècle.
- 22 Philippe Beaujard (2011 : 359) s'est appuyé sur la linguistique pour déterminer quelles plantes furent introduites par les migrants austronésiens. Il cite le riz, la grande igname, le cocotier et le safran d'Inde. En arrivant à Madagascar, les premiers Austronésiens connaissaient les techniques de la riziculture humide et de la riziculture sèche (*ibid.*). L'étude du vocabulaire malgache relatif à la riziculture humide révèle une origine insulindienne (*ibid.*, p. 363), tandis que certains termes toujours liés aux techniques de culture du riz sont venus d'Afrique de l'Est et des Comores (p. 365). Ainsi, « la linguistique montre que Madagascar a connu de multiples introductions du riz, d'origines diverses, à différents moments de son histoire » (*ibid.*, p. 364). Quant à la grande igname, son nom malgache tire aussi son origine du Proto-malayo-polynésien (p. 367), de même que le cocotier originaire d'Insulinde (p. 370). Enfin, le safran d'Inde, appelé *tamotamo* en malgache, dont le nom dériverait du malais banjaraïs *tamo* (p. 371), aurait été introduit très tôt à Madagascar.
- 23 Qu'il s'agisse d'enquêtes ethnographiques, d'études linguistiques ou génétiques, la contribution bantu et austronésienne au peuplement malgache y est confirmée. En revanche, pouvoir avancer avec certitude que des Africains ou des Austronésiens constitue le « substratum humain » (Allibert 2005 : 15) de la Grande Île a suscité et ouvre encore différentes hypothèses de schéma de peuplement.

Schéma de peuplement : des hypothèses aux données archéologiques

- 24 À partir des années 1960, la recherche archéologique est dynamisée par la mise en place de programmes de recherche. Définir les vagues successives de peuplement à Madagascar

et déterminer comment elles se sont fondues et juxtaposées selon une chronologie rigoureuse est au cœur des problématiques de recherche.

- 25 Deschamps (1960 : 32) propose deux schémas de peuplement. Le premier attribue une origine indonésienne aux proto-malgaches qui, après avoir abordé Madagascar alors déserte par le nord ou l'est, auraient gagné la côte orientale de l'Afrique pour se procurer des esclaves. Pour l'autre, les proto-malgaches résulteraient du mélange le long de la côte est-africaine de populations indonésiennes, arrivées par le nord de l'océan Indien au milieu du premier millénaire après J.-C., avec des populations côtières. Ces proto-malgaches se seraient ensuite rendus à Madagascar.
- 26 Fervent défenseur de Ferrand, Kent (1970) soutient l'hypothèse d'un métissage afro-asiatique : au cours du premier millénaire après J.-C., des groupes de populations indonésiennes se seraient installés à Madagascar puis déplacés sur la côte est-africaine avant de s'établir à nouveau sur la Grande Île. L'auteur insiste sur le caractère africain de la culture malgache, bien qu'il reconnaisse l'importance de Madagascar dans les échanges entre l'Afrique et l'Asie du Sud-Est.
- 27 L'ensemble des chercheurs ne défend pas l'hypothèse d'un métissage des populations indonésienne et africaine le long de la côte orientale de l'Afrique. Ainsi, Poirier (1980 : 51) évoque une « faible ancienneté du peuplement de Madagascar », plaçant l'arrivée de migrants indonésiens sur la Grande Île entre le III^e et le VI^e siècle après J.-C., suivie d'une « "greffe" arabo-africaine » (p. 55) à partir du X^e siècle puis d'une seconde vague de migration indonésienne vers le XII^e ou XIII^e siècle. L'auteur argumente qu'« une résidence prolongée pendant plusieurs siècles des Proto-Malgaches en terre africaine aurait abouti [...] à la persistance en Afrique de noyaux de peuplement ou de culture malgache, qui n'ont jamais été retrouvés » (*ibid.*, p. 57).
- 28 Dans le cadre d'une étude sur les échelles de commerce dans la région nord de Madagascar, Vérin (1975 : 46) questionne la vague d'immigration africaine : a-t-elle précédé, accompagné ou suivi l'arrivée des populations indonésiennes qui composent le peuple malgache ? Il s'appuie sur les données archéologiques existantes et propose le schéma de peuplement suivant : les paléo-indonésiens, c'est-à-dire les premiers migrants, se seraient installés à Madagascar à compter de la fin du premier millénaire après J.-C., en même temps que des groupes de populations bantou migrant depuis la côte est-africaine. Les vagues de migration africaines se seraient poursuivies jusqu'en 1500, tandis qu'au XIV^e siècle, une nouvelle arrivée de populations indonésiennes aurait atteint la Grande Île. Aucun site antérieur au VIII^e siècle n'a alors été mis en évidence à la date de ses travaux, en 1975.
- 29 Depuis, les recherches archéologiques ont permis d'isoler dans la région sud-ouest de Madagascar des sites côtiers qui ont livré des ossements animaux d'espèces éteintes qui présentent des traces d'activité humaine (Dewar & Wright 1993 : 426-428). À Lamboharana et Ambolisatra, Ross Mac Phee et David Burney ont identifié sept fémurs d'une espèce endémique éteinte d'hippopotames malgaches nains. Trois d'entre eux montraient des traces de découpe au moyen d'outils métalliques. Les fémurs 4 et 2, datés par C14, ont respectivement donné : 89 avant J.-C. à 70 après J.-C. et 230 à 382 après J.-C. Ainsi, d'après Mac Phee et Burney, la découverte de ces fémurs attesterait la présence de groupes humains dans le sud-ouest de Madagascar au début du second millénaire B.P. En parallèle, une étude paléoenvironnementale menée

par Burney (1993) dans cette même région a souligné une transformation de la flore au cours des trois premiers siècles de notre ère qui suggérerait une arrivée humaine.

- 30 À l'extrême nord de la Grande île, des abris sous-roche ont livré des traces d'occupation humaine non permanente (Dewar & Wright 1993 : 428-429), tel que l'abri de Lakaton'i Anja, à quelques kilomètres de la ville d'Antsiranana, qui présentait des restes de faune dans les différents niveaux archéologiques et des tessons de *sgraffiato* des XII^e-XIV^e siècles dans les niveaux les plus récents. Deux datations C14, réalisées sur des échantillons de charbon de bois, ont donné les dates de 420 A.D. et 780 A.D. D'après Dewar (1993 : 429), cet abri-sous-roche était habité de façon temporaire et sur de courtes périodes par des individus dont l'activité était l'exploitation des produits de la forêt environnante.
- 31 Entre le VI^e et le X^e siècle, des sites d'habitat apparaissent le long de la côte nord-ouest — le site de Mahilaka fouillé par Radimilahy (1998) en est une illustration —. Le matériel archéologique présent sur ces sites côtiers atteste l'existence d'échanges avec l'extérieur. Les migrants austronésiens vont occuper les hautes-terres malgaches et se consacrer à l'agriculture, tandis que les populations de langue bantu vont s'établir dans des régions plus arides et pratiquer l'élevage intensif et développer une agriculture sur essart (Beaujard 2007 : 48-49).
- 32 À partir du XI^e siècle, de nouveaux groupes humains s'installent dans le nord-ouest de Madagascar et participent aux échanges commerciaux avec la côte orientale de l'Afrique, la péninsule Arabique et l'Asie du Sud-Est. Les prospections menées dans la région de Mahilaka ont livré plusieurs sites contemporains de la phase dite Mahilaka (Dewar & Wright 1993 : 434). La phase Mahilaka, nommée d'après le site éponyme, va du X^e au XIV^e siècle. Elle a été datée grâce à des datations C14 et à la présence dans les niveaux d'occupation de céramiques importées du Moyen-Orient et de l'Extrême-Orient.
- 33 Dans la région des hautes-terres, Burney (1987) a souligné simultanément à l'extinction de grands subfossiles comme l'hippopotame l'apparition de changements climatiques. Des changements écologiques sont également perceptibles : augmentation des restes de charbons de bois dans les couches d'occupation, témoignant d'une pratique grandissante des feux, et forte proportion de graines de plantes marécageuses, attestant la mise en culture des marais de fonds de vallées (Dewar & Wright 1993 : 439-440).
- 34 Tenant compte des avancées archéologiques, Beaujard (2007) expose dans *Madagascar et l'Afrique* les vagues successives de migration qu'a connues Madagascar. La première vague de migration austronésienne en direction de l'océan Indien occidental remonterait au début du premier millénaire après J.-C. au plus tard. Les Austronésiens « *cherchèrent à profiter de la demande émanant de l'Occident mais aussi de l'Extrême-Orient, en transportant les produits convoités — et d'abord les épices — vers l'Inde du sud, le Sind et la Perse ou par les routes qui évitaient l'Inde et leur permettaient de rallier l'Afrique de l'Est (via les Maldives ou les Chagos), d'où ils rapportaient esclaves, ivoire et écaille de tortue* » (Beaujard 2007 : 59). Entre le VI^e et le X^e siècle, des groupes de populations bantu gagnent Madagascar où ils développent l'agriculture sur essart et pratiquent l'élevage extensif (*ibid.*, pp. 48-49). Il s'agirait du premier épisode de métissage entre Bantu et Austronésiens. De nouveaux groupes humains, vraisemblablement originaires d'Afrique de l'Est, atteignent les côtes malgaches au début du XI^e siècle, tandis que l'arrivée de populations austronésiennes continuent d'avoir lieu sur la côte Est de Madagascar (*ibid.*, pp. 72-73).

Les productions céramiques malgaches

- 35 Les travaux de Vérin à Madagascar s'inscrivent dès la fin des années 1960 dans une problématique englobant la côte orientale de l'Afrique. Il faudra attendre les découvertes archéologiques faites aux Comores une décennie plus tard pour que l'espace comoro-malgache interpelle historiens et archéologues africanistes. Sur le plan de la culture matérielle, les céramiques malgaches ont été peu mises en perspective avec les productions de la côte orientale de l'Afrique et de l'Asie du Sud-Est. Pourtant, bien que perméable aux influences diverses et aux innovations techniques, la céramique est un bon marqueur des traditions stylistiques régionales et locales et peut rendre compte des aspects sociaux et culturels ainsi qu'économiques et techniques d'un groupe donné.
- 36 Mon intérêt s'est porté sur la question des interpénétrations culturelles entre le monde swahili et le monde austronésien, illustré par l'ensemble comoro-malgache, par le biais des productions céramiques. Mon approche des céramiques malgaches ne s'est pas limitée aux productions issues de sites localisés dans le nord et le nord-ouest de Madagascar, et afin d'avoir une bonne représentativité du matériel céramique de la Grande Île, j'ai tenu compte des productions des hautes-terres — m'intéressant plus particulièrement aux sites d'Ambohimanana et Fanongoavana —, et des ensembles mis en évidence par Rakotoarisoa, dans la région de l'Anosy au sud-est de l'île.
- 37 J'ai confirmé et dégagé des correspondances stylistiques et morphologiques de part et d'autre du canal du Mozambique. La question s'est alors posée de savoir si les caractères dégagés appartenaient au fond culturel bantu ou au fond culturel austronésien. Je n'exposerai présentement que les traits stylistiques et les types céramiques pour lesquels je me suis interrogée quant à la possibilité d'une origine austronésienne.

Le revêtement d'engobe rouge

- 38 L'engobe rouge est un revêtement de nature argileuse qui, au-delà de sa fonction décorative, permet de renforcer l'imperméabilité des parois d'un récipient. Son usage est attesté à partir du IX^e-X^e siècle, période durant laquelle l'engobe est fréquemment associé à des bandes de graphite. Selon Radimilahy, le badigeonnage des récipients à l'engobe rouge aurait été importé à Madagascar *via* les populations austronésiennes. Sinclair (comm. pers.) fait l'hypothèse d'une origine du nord-ouest de l'Inde pour cet engobe rouge.
- 39 L'application d'engobe rouge est effectivement confirmée à Mahilaka (Madagascar) sur environ 48% des récipients dès les niveaux d'occupation datés des IX^e-X^e siècles. L'usage de l'engobe est très courant sur ce site malgache du nord-ouest jusqu'au XV^e siècle et porte tant sur des formes restrictives simples, à col, composites que sur des formes non restrictives. Selon les périodes, ce revêtement de surface est associé plus ou moins souvent à un décor imprimé ou incisé. Au sud de Madagascar, dans la région de l'Anosy, des tessons engobés de rouge ont été identifiés sur les sites de Maliovola et de Mokala. Ces deux sites appartiennent à la phase Maliovola (Rakotoarisoa 1998), comprise entre le XI^e et le XIII^e siècle. L'application d'un engobe rouge brun concernait en majorité des récipients non restrictifs peu profonds, de type écuelle, caractérisés par une pâte assez fine (*ibid.*, pp 57-58). Certains exemplaires offrent une, deux ou trois cannelures placées à

l'horizontale du bord, sur la face interne. Celles-ci sont obtenues grâce à l'application de tiges de graminée qui, lors de la cuisson, se consomment, laissant simplement leur empreinte. Sur le site de Mokala (Madagascar), certaines zones de fouilles ont livré des tessons dont plus de 70% étaient engobés.

- 40 Au regard des sites présents sur la côte est de Madagascar, si la technique de l'engobe rouge est caractéristique des populations austronésiennes, des récipients décorés à l'engobe rouge devraient être trouvés sur le flanc oriental de la Grande Île, car c'est sur ces côtes que de nombreuses populations en provenance d'Asie du Sud-Est ont dû accoster. Dans la vallée de la rivière Mananara, sur le site de Sandrakatsy, quelques tessons provenant de récipients à fond plat aux parois évasées ont reçu une couche d'engobe rouge. L'occupation du site est datée entre le VIII^e et le XII^e siècle ; cependant, les récipients ne sont pas datés avec plus de précision. Les prospections réalisées sur les sites alentours n'ont pas livré d'autres récipients engobés de rouge. Aussi, ces quelques tessons, dont je n'ai pas connaissance du nombre exact, ont pu être importés soit depuis le site d'Irodo, où ce type de revêtement est confirmé, soit depuis la baie d'Ampasindava où se trouve le site de Mahilaka. Enfin, dans la région de l'Imerina, l'usage de l'engobe rouge est absent des sites de la phase Fiekena (XII^e-XIV^e siècle).
- 41 Dans l'archipel des Comores, l'engobe rouge est régulièrement associé à des bandes de graphite, créant un jeu d'alternance de couleurs, désigné sous l'appellation de céramique graphitée à engobe rouge. Présent dès le IX^e-X^e siècle, ce type céramique se maintient du XI^e et XII^e siècle, comme en témoignent les tessons provenant du site de Bagamoyo 1 (Mayotte). L'engobe rouge était parfois utilisé seul sur des récipients non restrictifs et des récipients restrictifs composites (Wright). À partir du XI^e siècle, l'application d'engobe rouge semble concerner uniquement des céramiques restrictives simples ou composites. Sur le site de Bagamoyo, Allibert (Allibert *et al.* 1983) a isolé des formes restrictives (type 3) régulièrement engobées de rouge sur l'intégralité de leur face interne. Quant aux céramiques restrictives composites, elles sont engobées de rouge sur le bord interne (type 4). À Anjouan, Wright (1992) a étudié la céramique provenant des couches d'occupation de Sima et de Domoni, datées entre le XI^e et le XIII^e siècle. Il a relevé la présence de larges récipients non restrictifs, dénommés « bassin », à la lèvre aplatie. La face externe est entièrement recouverte d'engobe rouge. Deux autres formes de récipients présentent une couche d'engobe rouge sur la face externe. Il s'agit de formes restrictives simples et de formes restrictives composites. L'usage de l'engobe est toujours attesté au XIV^e siècle, comme l'a relevé Chanudet (1983 : 50) sur quelques tessons de Mwali Mdjini, ainsi que Liszkowski (2000 : 218-219) sur des récipients non restrictifs provenant du site de Polé (XIV^e siècle).
- 42 Sur la côte orientale de l'Afrique, l'emploi d'engobe rouge est remarqué essentiellement sur des formes non restrictives. À Shanga (Kenya), des céramiques non restrictives (type 26a et b), terminées par une lèvre simple ou arrondie et épaissie, ont reçu sur leur face interne lissée une couche d'engobe rouge. Ce type de céramique apparaît dans la seconde moitié du XI^e siècle et se maintient jusqu'à la fin du XIV^e - début du XV^e siècle. Le type 36, authentifié dès la seconde moitié du XII^e siècle, regroupe des céramiques non restrictives engobées de rouge sur la face interne et parfois externe. Sur le site de Pate (Kenya), l'application d'engobe rouge semble plus répandue à partir du XIV^e siècle. À Manda (Kenya), les récipients regroupés sous le type 11 ont une forme restrictive composite. Leur face interne présente soit des bandes tracées à l'engobe rouge, soit elle est entièrement engobée de rouge. Ces céramiques sont semblables aux exemplaires exhumés

dans l'archipel des Comores et, entre le XI^e et le XIII^e siècle, elles représentent près de 20% du total des récipients attribués à cette fourchette chronologique.

- 43 Plus au sud, sur le site de Kilwa (Tanzanie), l'application d'engobe rouge sur la face interne de céramiques non restrictives (type 9) est manifeste à partir du XI^e siècle. Leur forme est semblable aux exemplaires présents dans l'archipel des Comores. Dès la fin du XII^e siècle, ce revêtement d'engobe rouge est retrouvé sur la plupart des récipients non restrictifs et des récipients restrictifs simples (type 11).
- 44 À Chibuene (Mozambique), seuls six tessons appartenant à des récipients non restrictifs présentaient une couche d'engobe rouge sur les deux faces. Ils ont été relevés dans des niveaux d'occupation datés entre le VIII^e et le XIII^e siècle.
- 45 Au regard des données exposées, l'hypothèse avancée par Radimilahy d'une origine austronésienne de cette technique est-elle avérée ?
- 46 D'après les informations quantitatives connues, ce revêtement d'engobe est présent dès le IX^e-X^e siècle sur près de la moitié des récipients exhumés à Mahilaka (Madagascar) et sur les autres sites de la baie d'Ampasindava. La proportion de récipients engobés de rouge se maintient presque identique à Mahilaka jusqu'au XIV^e-XV^e siècle. L'usage d'engobe rouge a également été mis en évidence sur le site d'Irodo, au nord-est de Madagascar. Seuls les sites établis dans la vallée de la rivière Mananara n'ont livré que de rares tessons engobés de rouge, vraisemblablement importés depuis le nord-ouest de Madagascar. Quant aux sites des hautes-terres (Madagascar), ils n'offrent pas ce type de revêtement.
- 47 L'application d'engobe à la surface des récipients se développe dès la fin du IX^e siècle dans la partie nord-ouest de la Grande Île et se retrouve sporadiquement sur les sites de l'archipel des Comores et de la côte orientale de l'Afrique à la même période. C'est à partir du XI^e siècle que cette technique devient plus répandue aux Comores et sur la côte est-africaine, où elle est relevée essentiellement sur la face interne de céramiques non restrictives. Est-ce l'illustration de l'avancée du monde austronésien en direction du monde arabo-swahili ?
- 48 Des récipients engobés de rouge sont présents dans la région de l'Anosy, au sud de Madagascar, à partir du XI^e siècle, et appartiennent à la phase Maliovola (XI^e-XIII^e siècle). L'usage de cette technique parmi les communautés établies au sud de Madagascar à partir du XI^e siècle est-il le résultat d'une influence depuis le nord de la Grande Île ou a-t-elle été développée par les potiers locaux ?
- 49 Les potiers de l'Anosy ont développé leur propre registre décoratif : la face interne des récipients non restrictifs présente dans leur partie supérieure une à plusieurs cannelures obtenues par l'application avant engobage de tiges de graminée, qui, après cuisson, ne laissent apparaître que leurs empreintes. L'usage de l'engobe rouge est d'autre part attesté dans la baie de Boina, sur le site d'Antetikala. Radimilahy date ces récipients entre le XI^e et le XIV^e siècle.

Les productions des hautes-terres malgaches

- 50 La connaissance des productions céramiques de l'Imerina s'est affinée au fil des fouilles, dont les premières ont été menées dans la seconde moitié des années 1960. La phase céramique Fiekena (XII^e-XIV^e siècle) (Wright 2007 : 41) est définie d'après les céramiques exhumées sur le site d'Ankadivory par Rakotovololona. J'ai retenu comme sites d'étude ceux d'Ambohimana et de Fanongoavana, localisés dans la région des hautes-terres et

fouillés par Rasamuel au cours des années 1980. À Ambohimana, l'auteur a réalisé trois datations C14 dont l'une a donné le résultat de 903 +/- 95 B.P., soit le XI^e siècle (Rasamuel 1989-1990 : 41). Ce charbon de bois était associé en stratigraphie à une carafe, une coupe basse et une écuelle graphitée, amenant Rasamuel à placer ces trois récipients dans une fourchette chronologique allant du X^e au XII^e siècle. La datation avancée pour ces récipients doit cependant être prise avec réserve dans la mesure où le charbon de bois, avec lequel ils étaient associés, provient de l'aire 5, qui correspond à l'ancien fossé périphérique sud remblayé. L'auteur note que la stratigraphie de ce fossé comportait « deux ensembles de couches de nature et d'époque bien distinctes » (*ibid.*).

- 51 Le site de Fanongoavana, au sud-est d'Antananarivo (seconde moitié du XIV^e siècle) est présenté comme une capitale princière malgache. L'argile employée pour le modelage des récipients est plutôt grossière. Sableuse, elle peut comporter selon les exemplaires des inclusions de quartz, de feldspath ou de mica. Les profils des céramiques appartenant aux productions des hautes-terres diffèrent des assemblages céramiques identifiés au nord et au sud de Madagascar. Les potiers de l'Imerina ont modelé des formes restrictives dont le col est court ou, parfois, simplement ébauché. Le décor est placé à la jonction entre le col et la panse et consiste en un bandeau étroit composé généralement d'impressions triangulaires réalisées au moyen d'une tige de zozoro. Ce bandeau peut, selon les exemplaires, être encadré par deux lignes incisées horizontalement. Les potiers ont joué sur l'agencement des impressions pour créer des rendus différents : rangée simple ou double, triangles disposés tête-bêche. Ces motifs se retrouvent sur les sites d'Ankadivory et d'Ambohimana.
- 52 J'ai relevé sur les tessons d'Ambohimana des lignes incisées en zigzag et des motifs de triangles dessinés par la juxtaposition de traits incisés qui, d'après le travail de synthèse de Wright (2007 : 48-49), relèveraient de la phase Ankatso, vraisemblablement datée des XV^e-XVI^e siècles. Dans son étude d'Ambohimana, Rasamuel notait une disparition progressive des décors sur les siny et les sinibe à partir du XII^e-XIII^e siècle. En confrontant ces résultats aux travaux de Wright, les récipients restrictifs à col d'Ambohimana, dépourvus de décor, seraient postérieurs au XIV^e siècle.
- 53 La forme céramique la plus caractéristique des hautes-terres est la marmite tripode en terre cuite nommée vilanitary. Parmi le matériel céramique d'Ambohimana se trouvait de nombreux pieds présentant une section triangulaire ou rectangulaire. Ces récipients sont une imitation des marmites tripodes fabriquées en chloritoschiste dans la région d'Irodo. L'adoption de cette forme tripode par les potiers de l'Imerina atteste, outre la céramique importée relevée en différents sites des hautes-terres, l'existence de contacts entre les communautés établies dans les terres et les communautés côtières présentes au nord de Madagascar. Le site de Vohémar, au sud d'Irodo, présente aussi des récipients tripodes. Les vestiges matériels de ce site ont récemment fait l'objet d'une relecture par Guido Schreurs⁶. Ce dernier souligne une ressemblance entre les céramiques malgaches tripodes de Vohémar et les vases rituels chinois en bronze, utilisés en contexte funéraire durant les dynasties Zhou et Han, et dont la forme est reprise dans le Sud-Est de la Chine sous les dynasties Song et Yuan (X^e-XIV^e siècle). Schreurs ajoute que les tombes de Vohémar montre des pratiques funéraires semblables à celles observées en Chine. Faut-il pour autant conclure à une origine chinoise des communautés établies dans le nord-est de Madagascar ? Aujourd'hui, les études comparatives menées uniquement sur le plan de la culture matérielle ne permettent pas d'affirmer l'hypothèse avancée par Schreurs.

54 La phase Fiekena (XII^e-XIV^e siècle) et la phase Antanambe, qui, selon les sites, s'étend entre la fin du XIV^e et le XVI^e siècle, regroupent des formes non restrictives composites. Ces récipients sont qualifiés d'écuelles. Les exemplaires appartenant à la phase Fiekena sont modelés dans une pâte marron clair et la face externe est décorée d'impressions triangulaires disposées en rangée ou placées dans des panneaux de forme variable délimités par des lignes incisées. Les écuelles de la phase Antanambe ont une pâte grisâtre (Wright 2007 : 42-43, 46-47). La face externe est toujours décorée de multiples petits triangles imprimés que le potier a agencé selon diverses combinaisons. L'application de graphite est établie sur les deux faces du récipient.

55 Les formes non restrictives regroupent deux types de récipient. À Ankadivory, les bols ont été cuits en atmosphère réductrice, donnant à la pâte une teinte grisâtre. La majorité des bols ont un diamètre à l'ouverture compris entre 15 et 28 cm. Leur face externe est ornée d'impressions triangulaires. Ces impressions remplissent des motifs incisés que Rasamuel compare aux entrelacs créés par les empreintes de vannerie. L'assise de ces récipients est surtout arrondie. Cependant, associés à cette même forme non restrictive, les fouilles ont révélé la présence de pieds en couronne pour reprendre la dénomination avancée par Balfet (Balfet et al. 2000 : 31). En effet, le fond de certains bols est prolongé par une base surélevée. Il s'agit de coupes basses qui offrent un registre décoratif similaire à ceux déjà évoqués.

Le *loviamanga* est le type céramique le plus représentatif des productions des hautes-terres, à compter du XIV^e siècle. Ces récipients sont très présents à Fanongoavana. La partie supérieure a une forme non restrictive. Il s'agit d'une coupe aux bords généralement arrondis et épaissis, dont la forme globale n'est pas sans rappeler celle des récipients graphités à engobe rouge présents aux Comores et sur la côte orientale de l'Afrique. Cette coupe est posée sur un pied tronconique, qui, avec le temps, va gagner en hauteur. Entièrement graphité, ce récipient ne connaît pas d'autre décor. Les *loviamanga* sont aussi dénommés « assiettes collectives », affirmant leur fonction au sein des communautés de l'Imerina. Ce récipient est absent des autres régions de Madagascar et inconnu des sites de l'archipel des Comores et de la côte orientale de l'Afrique.

56 Bien que Rasamuel fasse remonter les premiers niveaux d'occupation du site d'Ambohimana au XI^e siècle d'après une datation C14 obtenue sur un charbon de bois, le travail de synthèse réalisé par Wright sur les productions céramiques des Hautes Terres montre qu'en l'état actuel des recherches, la première phase céramique reconnue, nommée Fiekena, est datée entre le XII^e et le XIV^e siècle.

57 En comparant la première analyse des tessons d'Ambohimana (Hautes Terres) faite par Rasamuel et le matériel attribué à la phase Fiekena, on relève des divergences dans l'attribution chronologique des registres décoratifs. La chronologie des céramiques de l'Imerina n'est pas encore bien calée et continuera à s'affiner au fil des fouilles.

58 Il existe une différence stylistique et morphologique bien marquée entre les productions céramiques des Hautes Terres malgaches et les ensembles céramiques provenant des autres régions de Madagascar ainsi que de l'archipel des Comores et de la côte orientale de l'Afrique. Les impressions triangulaires sont caractéristiques de l'Imerina ; elles sont réalisées au moyen d'une tige de cypéracée qui pousse dans les fonds de vallée, en contrebas des sites, et dont les populations locales se servent pour le travail de vannerie.

59 En mettant en regard les céramiques du nord-ouest de Madagascar et de la région de l'Androy avec celles des Hautes Terres, on constate l'absence d'impressions triangulaires

parmi leurs registres décoratifs. Cette absence, ajoutée au fait que les formes céramiques diffèrent, invite à s'interroger sur l'origine des populations établies dans ces régions de Madagascar. Ces différences dans les registres stylistique et morphologique reflèteraient-elles les origines diverses de leurs populations ?

Il faut tenir compte du milieu naturel dans lequel évolue chacun de ces groupes de population et qui impose au potier l'usage de certains outils. Les cypéracées poussent en milieu humide et marécageux, comme c'est le cas dans les fonds de vallée des Hautes Terres de Madagascar et, à l'inverse, les impressions d'arcas que l'on peut observer sur les sites côtiers du nord-ouest sont réalisées au moyen d'un coquillage marin, expliquant l'absence de ce motif parmi les récipients de l'Imerina.

- 60 La même interrogation se pose à propos du graphitage des récipients. Cette technique qui est un des caractères stylistiques des productions céramiques des Hautes Terres a-t-elle été importée depuis l'Afrique où l'emploi du graphite est reconnu chez les potiers shona ? Plus largement, l'emploi du graphite chez les populations de l'Imerina serait-il dû à une influence bantu qui gagne la région des Hautes Terres ?
- 61 Deux remarques s'imposent quant à l'hypothèse d'une influence stylistique bantu dans les céramiques de l'Imerina. Premièrement, pourquoi cette influence stylistique aurait-elle gagné les Hautes Terres malgaches sans affecter les productions attribuées à la côte ouest de Madagascar ? Deuxièmement, le graphite a pu, comme les cypéracées et les arcas, s'imposer de lui-même aux potiers de l'Imerina.
- 62 Sur le site de Fanongoavana, Rasamuel s'est livré à une étude détaillée des dégraissants céramiques, émettant l'hypothèse qu'au vu de « *la quantité parfois considérable de graphite contenu dans la paroi céramique, [ce constat] autorise à penser qu'il servait de dégraissant* » (Rasamuel 2007 : 80-81). L'auteur rapporte que les pâtes dites graphitées demeurent « presque une exception » (p. 80).
- 63 L'usage du graphite semble répondre à un choix esthétique plus que technique. L'option pour ce matériau, là encore, dépend de ce que l'environnement naturel offre aux populations, comme les principaux gisements de graphite connus à Madagascar, qui sont situés dans la région des Hautes Terres et sur la côte Est, entre Moramanga et Vatomandry.
- 64 À partir du XI^e siècle, l'expansion du monde arabo-swahili en direction de l'ensemble comoro-malgache se perçoit dans les écrits des auteurs arabes qui montrent une meilleure connaissance de l'archipel des Comores et de la région nord de Madagascar. La présence de ces marchands, originaires du golfe Persique, de la mer Rouge, de l'Inde et de l'Asie, est établie grâce au matériel importé (céramique, verre, pièces de monnaies...) que l'on trouve aussi sur les sites de la côte orientale de l'Afrique. Ainsi, les communautés de la côte est-africaine, des Comores et du nord de Madagascar prennent part aux mêmes réseaux commerciaux de l'océan Indien. Les données archéologiques témoignent de l'existence d'une même culture animée par le commerce et pratiquant l'Islam.
- 65 Les productions céramiques est-africaines et comoriennes, associées aux niveaux d'occupation compris entre le XI^e siècle et le début du XIV^e siècle, montrent une continuité morphologique et stylistique avec les types céramiques des IX^e-X^e siècles. Les décors incisés qui relevaient de la céramique de tradition TIW se maintiennent sur les céramiques de la côte est-africaine, bien que leur tracé se simplifie. Sur la côte orientale de l'Afrique, aux Comores ainsi qu'au nord-est de Madagascar, sur le site d'Irodo, des formes restrictives composites, dénommées céramiques « carénées », ont été relevées. Leur profil

à épaule marquée crée un ressaut dans la silhouette des récipients. La plupart des exemplaires ont reçu une couche d'engobe rouge sur le bord interne ou sur toute la surface interne. Seuls les décors changent, reflétant sur la côte est-africaine l'héritage bantu et, aux Comores, l'influence austronésienne. L'information sur la céramique d'Irodo fait défaut. L'apparition de cette forme carénée le long de la côte orientale de l'Afrique, aux Comores et au nord-est de Madagascar au cours de la fourchette XI^e-XIII^e siècle peut indiquer des changements soit dans la consommation d'aliments par les communautés de l'océan Indien occidental, soit dans la manière de consommer. La manifestation de cette forme céramique serait-elle liée à l'installation de groupes de marchands originaires du golfe Persique et de la mer Rouge sur les littoraux est-africains, comoriens et nord-malgaches ?

- 66 J'ai recensé l'application d'engobe rouge sur des récipients isolés le long de la côte orientale de l'Afrique, aux Comores et dans le nord de Madagascar, sans oublier les récipients recensés par Radimilahy sur la côte ouest malgache, dans la baie de Boïna.
- 67 La rupture stylistique et morphologique entre les productions céramiques de la côte est-africaine et celles de l'ensemble comoro-malgache s'observe sur les récipients associés à la phase Fiekona des Hautes Terres et les ensembles céramiques présents ponctuellement sur la côte est. La région sud de Madagascar pose question, car on y a recensé l'application d'engobe rouge à la surface de récipients, mais le rendu diffère de l'engobe relevé au nord de la Grande Île ainsi qu'aux Comores et sur la côte est-africaine.

Les impressions d'arcas

- 68 Les impressions d'arcas sont obtenues grâce à l'application d'un coquillage marin, dont le nom générique est « arche » ou *arca*, sur l'argile encore humide. Les potiers placent les impressions d'arcas les unes à la suite des autres pour former des rangées simples ou doubles qui occupent très souvent la partie supérieure de récipients restrictifs.
- 69 Ce registre décoratif est trouvé dans l'ensemble de l'archipel des Comores sur des formes restrictives à col. Certains exemplaires ont des parois fortement convexes, créant un ressaut accentué par une cannelure. Cette rupture dans le profil du récipient est qualifiée de carène par Allibert (Allibert et al. 1983 : 18). Lors de ses prospections dans l'archipel des Comores, Wright (1984 : 35) note que ce décor est accusé dès les niveaux d'occupation des IX^e-X^e siècles et que le pourcentage de récipients décorés d'impressions d'arcas est croissant à mesure que l'on gagne les îles d'Anjouan et de Mayotte. Lorsque Allibert (1992 : 7) met en évidence à Koungou (Mayotte) un tesson décoré d'une double rangée d'arcas, celui-ci est au contact d'un charbon de bois daté du VIII^e siècle (1200 +/- 60 B.P.). Ainsi, le décor d'arcas serait présent dans les registres décoratifs des communautés comoriennes à partir du VIII^e siècle.
- 70 L'île de Mayotte affiche une différence stylistique dans l'exécution des impressions d'arcas : les empreintes faites sur les tessons de Koungou et Majikavu (VIII^e siècle) sont fortement imprimées, comparativement aux impressions observées sur les récipients des sites de Dembeni et de Bagamoyo (IX^e-X^e siècle) (ibid., p. 36). Entre le XI^e et le XIII^e siècle, le décor d'arcas continue d'orner des récipients restrictifs simples ou carénés. Ce motif est relevé à Anjouan, sur les sites de Sima pour la période XI^e-XII^e siècle et de Domoni pour la période XII^e-XIII^e siècle (Wright 1992 : 101). Il est aussi attesté à Mirandole et à Bagamoyo (Allibert 1992 : 11-15).

- 71 Les impressions d'arcas sont progressivement supplantées à partir du XIV^e siècle par un autre registre de décor. Ainsi, les prospections menées par Chanudet à Mwali Mdjini (Mohéli) ont permis de mettre en évidence, durant la phase Truntzu, la présence d'un tesson décoré d'impressions d'arcas et d'éléments côtelés, éléments côtelés qui prennent leur essor à partir du XV^e siècle.
- 72 À Madagascar, le décor d'impressions d'arcas est attesté à Mahilaka dès la Période Ia (fin du IX^e siècle) et se maintient jusqu'aux derniers niveaux d'occupation du site datés des XIV^e-XV^e siècles. Des récipients provenant du site d'Irodo, sur la côte nord-est de Madagascar, présentaient aussi ce registre de décor.
- 73 Sur la côte orientale de l'Afrique, l'agencement des arcas en rangée simple ou double est manifeste sur des récipients issus des sites de Shanga et Manda, dans l'archipel de Lamu (Kenya). Ce décor est peu répandu. À Shanga, trois tessons datés entre 800 et 950 après J.-C. et vraisemblablement importés des Comores ont été isolés par Horton ; à Manda, le type 1g représente moins de 1% sur le total des productions locales exhumées. Il apparaît au milieu du IX^e siècle en même temps que le type 1i, qui devient plus fréquent à partir du milieu du XI^e siècle.
- 74 Malgré l'absence de données quantitatives relatives au nombre de récipients décorés d'impressions d'arcas dans l'archipel des Comores, ce registre décoratif est peu fréquent au nord de la côte orientale de l'Afrique, tandis qu'il est répandu sur les îles d'Anjouan et de Mayotte ainsi que dans la région nord de Madagascar. Wright s'est interrogé sur l'origine de ce motif, avançant deux hypothèses : la première proposait un développement local, à l'échelle des potiers de Dembeni (Mayotte), des impressions d'arcas, puis une diffusion dans le restant de l'archipel ; la seconde hypothèse suggérait l'adoption de ce motif par les potiers de Mayotte lors de contacts avec des communautés malgaches.
- 75 L'antériorité des sites de Koungou et de Majikavu (Mayotte) en regard du site malgache de Mahilaka inviterait à envisager un développement de ce registre décoratif à l'échelle des îles situées à l'est de l'archipel comorien. Le décor d'arcas aurait ensuite été adopté par les communautés malgaches présentes dans le nord-ouest lors de contacts avec l'archipel des Comores.
- 76 Cependant, les arcas, dont le pourcentage augmente à mesure que l'on gagne les îles d'Anjouan, de Mayotte et de Madagascar, ne seraient-ils pas « un élément pertinent de l'apport austronésien » (Allibert 1992 : 40) ? Si les impressions d'arcas sont reconnues comme un marqueur stylistique austronésien, alors la présence de ce décor aux Comores indiquerait une pénétration austronésienne depuis Madagascar vers l'archipel.
- 77 Cette pénétration austro-malgache aux Comores est affirmée par la présence de restes de lémurien, de tanrecs et de tortues terrestres de type *Cryptodira*, faune caractéristique de la Grande Île, et par l'architecture des fours employés pour la métallurgie du fer. Les études génétiques ont aussi confirmé le caractère en partie austronésien des populations comoriennes et, récemment, Ducourneau (2006 : 164) posait en conclusion d'une étude génétique sur les populations de l'archipel des Comores une question qui rejoint les interrogations de Wright : faut-il appréhender le peuplement des Comores comme un peuplement proto-malgache, à savoir « un déplacement des Malgaches initiaux de la Grande Île vers l'archipel », ou un peuplement proto-austronésien, ce qui signifierait « un peuplement éventuel de l'archipel par les Austronésiens avant qu'ils n'atteignent Madagascar » ?

- 78 Bien que je ne sois pas en mesure de répondre, je constate en l'état actuel des recherches que si les impressions d'arcas sont un élément pertinent de l'apport austronésien, celles-ci sont authentifiées dans une zone qui englobe l'archipel des Comores et le nord-ouest de Madagascar, sans oublier le site d'Irodo à l'extrême nord. En effet, les prospections et les fouilles menées sur le flanc nord-est de la Grande Île n'ont pas livré de récipients décorés d'arcas. Un doute subsiste cependant pour Wright et Fanony (1992 : 29) à propos de la nature d'un motif relevé sur un tesson provenant de la vallée de la rivière Mananara et appartenant à la phase Sandrakatsy (fin VIII^e-XII^e siècle).
- 79 L'absence de décor à impressions d'arcas sur les sites de la côte nord-est de Madagascar indique-t-elle que les populations austronésiennes qui s'y sont établies différaient de celles qui étaient présentes dans le nord-ouest de Madagascar et aux Comores ? Plus simplement, cette absence ne pourrait-elle trouver une explication dans l'absence de coquillages de type arca le long des côtes nord-est de la Grande Île ? Car l'utilisation ou non de registres décoratifs peut aussi être imposée par la présence ou l'absence de l'outil adéquat. Ainsi, les impressions d'arcas, réalisées au moyen d'un coquillage marin, ne sont pas reconnues parmi les communautés des Hautes Terres de Madagascar, qui, pourtant, ont aussi une origine austronésienne.
- 80 Bien que les motifs d'impressions d'arcas soient rares parmi les sites de l'archipel de Lamu (Kenya), l'usage de coquillages marins pour réaliser des décors imprimés est répandu au sein des productions céramiques isolées le long du littoral du Mozambique. Les récipients appartiennent à la phase II de la tradition Monapo (VII^e-XIII^e siècle). Les impressions de coquillages sont placées à la verticale du bord et peuvent aussi occuper la jonction entre le col et la panse. Sur le site de Chibuene (Mozambique), les impressions de coquillages identifiées par Sinclair (1982) et datées entre le VIII^e et le XII^e siècle, présentent un agencement semblable aux récipients de la tradition Monapo. Les céramiques relevées à Unguja Ukuu par Juma offrent les mêmes impressions disposées à la verticale du bord et appartiennent à la Période Ia uniquement, datée entre 500 et 750 après J.-C.
- 81 Si les arcas sont un marqueur austronésien, la forte proportion de décor à impressions de coquillage relevée sur les sites du littoral mozambicain indique-t-elle une avancée du monde austronésien en direction de la côte orientale de l'Afrique ? Au X^e siècle, l'auteur arabe Buzurg ibn Shahriyar mentionne la présence de populations wâq-wâq le long de la côte des Zendjs, ce qui pourrait amener à considérer les impressions de coquillages relevées sur les productions du sud de la côte est-africaine comme l'illustration de cette présence austronésienne.
- 82 Le rendu stylistique des impressions de coquillage identifiées dans la partie sud de la côte orientale de l'Afrique diffère des impressions d'arcas observées parmi les productions de l'ensemble comoro-malgache. Aussi, nous ne pensons pas que la présence wâq-wâq qu'évoque Ibn Shahriyar soit illustrée par le registre décoratif observé sur les céramiques de tradition Monapo.
- 83 Les rangées d'impressions d'arcas qui ornent certains récipients issus des sites kenyans de Manda et de Shanga sont similaires aux impressions relevées dans l'archipel des Comores et à Madagascar. Ce décor concerne une faible proportion des récipients de l'archipel de Lamu et la pâte des exemplaires de Shanga diffère du reste des productions céramiques du site, ce qui tendrait à indiquer qu'ils ne rendent pas compte d'une production locale.

- 84 Par conséquent, les céramiques à impressions d'arcas relevées dans l'archipel des Comores pourraient être un indice de cette présence wâq-wâq dont le dessein, nous informe Buzurg ibn Shahriyar, était l'île de Qanbalū. Aussi, Qanbalū serait-elle à rechercher au nombre des sites de l'archipel de Lamu ?
- 85 Si les sources écrites arabes des IX^e-X^e siècles taisent la participation des sites de l'ensemble comoro-malgache au commerce de l'océan Indien, l'archéologie contredit les textes, car au regard des données archéologiques les sites de l'archipel des Comores et du nord de Madagascar étaient impliqués — au même titre que ceux de la côte orientale de l'Afrique — dans les échanges commerciaux dans l'océan Indien. La présence de céramique en provenance du golfe Persique, d'Inde et de Chine dans les niveaux d'occupation datés de la fin du VIII^e - début du IX^e siècle affirme que des commerçants arabes et persans se rendaient aussi bien sur les côtes de l'Afrique orientale que sur les côtes des Comores et du nord-ouest de Madagascar pour acquérir des produits et des matières locales, en échange de marchandises importées et prisées des populations locales.
- 86 Les typologies céramiques confirment l'existence de contacts directs entre les populations de la côte est-africaine et les populations de l'ensemble comoro-malgache. Allibert et Chanudet attestent la présence aux Comores de tessons de tradition TIW ou Tana, tradition caractéristique de la côte orientale de l'Afrique dont la fourchette chronologique va du IV^e au X^e siècle. À l'inverse, Horton et Chittick ont respectivement exhumé à Shanga et à Manda des récipients décorés d'impressions d'arcas, motif très répandu dans l'ensemble comoro-malgache. En l'état actuel des recherches, les impressions d'arcas sont attestées à Mayotte dès le VIII^e siècle et envisagées comme un « élément pertinent de l'apport austronésien » (Allibert 1992 : 40).
- 87 D'après les typologies céramiques étudiées, la rencontre entre le monde arabo-swahili et le monde austronésien semble opérée au IX^e-X^e siècle, bien que les textes arabes ne mentionnent pas de liens commerciaux entre les communautés de la côte orientale de l'Afrique et les communautés des Comores et du nord-ouest de Madagascar. Des fragments de vaisselle en chloritoschiste sur les sites est-africains irait dans ce sens. En effet, le nord-est de Madagascar, qui compte des gisements de chloritoschiste, exportait au IX^e-X^e siècle ce matériau vers d'autres régions de la Grande Île. Sur le site de Mahilaka, Radimilahy a mis en évidence des tessons en chloritoschiste dès les premiers niveaux d'occupation. À Mayotte, sur le site de Dembeni 1, Allibert a isolé des fragments de vaisselle en chloritoschiste qu'il estime importés de Madagascar. Aussi pouvons-nous penser que les objets en chloritoschiste trouvés par Chittick à Manda ont également une origine malgache, ainsi que les fragments de chloritoschiste attestés dans les premiers niveaux d'occupation de Chibuene au Mozambique. Sur le site d'Unguja Ukuu (Tanzanie), Juma (2004 : 144) a relevé deux fragments de vaisselle en chloritoschiste. Le premier élément trouve une correspondance avec les objets en chloritoschiste mis en évidence par Chittick à Manda, et attribués à la période IX^e-début du XI^e siècle. Sa couleur et sa forme sont semblables aux récipients en chloritoschiste relevés dans la région nord-est de Madagascar (ibid.). Le second fragment proviendrait d'une jarre, qui, par sa forme et son décor⁷, se démarque des récipients en chloritoschiste avérés sur la côte orientale de l'Afrique (ibid.). En effet, l'auteur rapproche ce tesson de jarres mises en évidence sur des sites omanais ainsi que dans d'autres pays du golfe Persique (ibid.). Ajoutons que l'archéologue Vérin fait état d'une importation de chloritoschiste dans la région du golfe Persique, via le site iranien de Tepe Yahya, depuis le nord-ouest de l'Inde.

- 88 Une rupture est observée entre les productions céramiques des Hautes Terres de Madagascar et les ensembles relevés dans les régions côtières malgaches. Des caractères stylistiques présentés et d'après leurs données quantitatives, quels sont ceux qui pourraient être appréhendés comme un marqueur culturel austronésien ?
- 89 Si l'application d'engobe rouge renforce la perméabilité des récipients, cette technique a également une fonction décorative. L'hypothèse a été posée par Radimilahy d'une origine austronésienne de ce décor qui apparaît dès le IX^e siècle en quantité non négligeable dans la région nord-ouest de Madagascar uniquement, et se retrouve sur des céramiques présentes aux Comores et sur la côte est-africaine, où leur nombre augment au fil des siècles. Cette origine austronésienne ne peut en l'état actuel des recherches être confirmée.
- 90 Face au pourcentage peu élevé de tessons à impression d'arcas le long de la côte orientale de l'Afrique au regard de la forte proportion relevée dans la région nord-ouest de Madagascar et sur les îles de Mayotte et d'Anjouan, les impressions d'arcas pourraient être un marqueur austronésien. Cette hypothèse confirmerait alors les récits des Merveilles de l'Inde (X^e siècle) et de Al-Idrisi (XII^e siècle) qui mentionnent la venue de populations austronésiennes le long de la côte est-africaine. Néanmoins, le petit nombre de tessons à impressions d'arcas attesté sur les sites est-africains laisserait entendre que la présence de populations austronésiennes le long de la côte orientale de l'Afrique était rare. Or, d'après les vestiges archéologiques exhumés aux Comores et dans le nord-ouest de Madagascar, il est établi que les communautés de l'ensemble comoro-malgache participaient activement aux échanges commerciaux de l'océan Indien depuis le IX^e siècle environ. Aussi, le décor d'arcas n'est peut-être pas un marqueur typologique austronésien qui attesterait la venue de populations austronésiennes le long de la côte est-africaine. En effet, ces dernières ont pu faire usage de contenants fabriqués en fibre végétale pour transporter des denrées ou des matières premières depuis leurs îles jusqu'au continent, et inversement.
- 91 La rupture morphologique et stylistique existante entre les céramiques de la région de l'Imerina et les poteries présentes sur les côtes malgaches trahit très certainement des groupes de populations aux origines diverses. Les poteries des Hautes Terres n'offrent pas d'analogie morphologique et stylistique évidente, ni avec les autres ensembles céramiques malgaches dont ceux de la région d'Ampasindava, ni avec les récipients des Comores. Mais ne faudrait-il pas se tourner vers les traditions céramiques de l'Asie du Sud-Est ? Des études antérieures ont recherché s'il existait des similitudes entre les céramiques malgaches et la céramique de type lapita qui couvre une aire géographique étendue en Océanie, sans résultat. Toutefois, Allibert a signalé un type de décoration pouvant faire penser à une possible correspondance entre la poterie malgache et une céramique du sud des îles Sulawesi (Allibert 2002 : 23), mais il s'interroge sur le « degré de pertinence de ce décor » commun aux deux ensembles.
- 92 Afin d'aller plus avant dans la détermination et l'attribution de marqueurs typologiques à une identité culturelle donnée, il faut ouvrir un axe de recherche sur l'étude des actes et des savoir-faire techniques qui ont régi la fabrication des productions de l'océan Indien occidental car les pâtes et les techniques de façonnage peuvent être révélateurs, dans une certaine mesure, de choix culturels.

ALLIBERT C., 1991, « Wakwak : végétal, minéral ou humain ? Reconsidération du problème », *Études océan Indien*, n° 12, p. 171-189.

BIBLIOGRAPHIE

- AL-MASUDI, 1962, *Les prairies d'or*, trad. franç. Barbier de Meynard et Pavet de Courteille, rev. et corr. par C. Pellat, Paris, Société asiatique, « Collection d'ouvrages orientaux ».
- ALLIBERT C., 1990, *Documents pédagogiques. Textes anciens sur la côte est de l'Afrique et l'océan Indien occidental*, Travaux et documents 8, Paris, CEROI-INALCO.
- ALLIBERT C., 1992, *Archéologie du VII^e au XIII^e siècle*, Fondation pour l'étude de l'archéologie de Mayotte, dossier n° 1, Paris, INALCO.
- ALLIBERT C., 2001, « Le mot "Komr" dans l'océan Indien (avec une note sur Qanbalu) », *Études océan Indien*, n° 31 (*Mare Prasodum, d'une rive à l'autre*), p. 13-33.
- ALLIBERT C., 2002, « L'interdépendance de l'archéologie et de l'anthropologie », *Études océan Indien*, n° 33-34, p. 11-31.
- ALLIBERT C., 2005, « La profondeur de l'incidence africaine dans l'océan Indien occidental », dans : S. Fuma (dir.), *Regards sur l'Afrique et l'océan Indien*, Université de la Réunion, SEDES, p. 15-30.
- ALLIBERT C., 2007, « Migration austronésienne et mise en place de la civilisation malgache. Lectures croisées : linguistique, archéologie, génétique, anthropologie culturelle », *Diogène* n° 218 (*Les routes de l'histoire*), avril-juin, p. 6-17.
- ALLIBERT C., ARGANT A. & ARGANT J., 1989-1990, « Le site de Dembeni (Mayotte, Archipel des Comores). Mission 1984 », *Études océan Indien*, n° 11 (*Archéologie des Comores I - Maore & Ngazidja*), p. 63-172.
- ALLIBERT C., LISZKOWSKI D., PICHARD J.-C., ISSOUF S., 1993, *Dembeni 3. Campagne de fouilles de 1990*, Fondation pour l'étude de l'archéologie de Mayotte, dossier n° 2, Paris, INALCO.
- BEAUJARD P., 2003, « Les arrivées austronésiennes à Madagascar : vagues ou continuum ? », *Études océan Indien*, n° 35-36, p. 59-147.
- BEAUJARD P., 2007, « L'Afrique de l'Est, les Comores et Madagascar dans le système-monde avant le XVI^e siècle », dans : D. Nativel & F.V. Rajaonah (dir.), *Madagascar et l'Afrique. Entre identité insulaire et appartenances historiques*, Paris, Karthala, p. 29-102.
- BEAUJARD P., 2011, « Les plantes cultivées apportées par les premiers migrants », dans : C. Radimilahy & N. Rajaonarimanana, *Civilisations des mondes insulaires (Madagascar, îles du canal de Mozambique, Mascareignes, Polynésie, Guyanes)*. Mélanges en l'honneur du Professeur Claude Allibert, Paris, Karthala, p. 357-385.
- BURNEY D., 1987, "Late Holocene vegetational change in central Madagascar", *Quaternary Research*, no 28, pp. 130-143.
- BURNEY D., 1993, "Late Holocene environmental changes in arid southwestern Madagascar", *Quaternary Research*, no 40, pp. 98-106.
- CHAMLA M.-C., 1957, « Les empreintes digitales et palmaires des Malgaches », *Bulletins et mémoires de la Société d'anthropologie de Paris*, X^e série, tome 8, fasc. 5-6, p. 383-404.

- CHAMLA M.-C., 1958, « Recherches anthropologiques sur l'origine des Malgaches », *Mémoires du Muséum*, Paris.
- CHANUDET C. & VÉRIN P., 1983, « Une reconnaissance archéologique de Mohéli (Comores) », *Études océan Indien*, vol. II, Documents comoriens II (*Patrimoine archéologique et histoire culturelle*), Paris, CEROI-INALCO, p. 41-58.
- CHITTICK H.N., 1974, *Kilwa an islamic trading city on the East African Coast*, Mémoire n° 5, Nairobi, BIEA.
- CROUCHER S. & WYNNE-JONES S., 2006, "People, not pots: locally produced ceramics and identity on the nineteenth century East African coast", *The International Journal of African Historical Studies*, no 39-1, pp. 107-124.
- DAHL O.C., 1951, *Malgache et Maanja*, Oslo, Egede Instituttet.
- DENHAM T.P. et al., 2003, "Origins of agriculture at Kuk Swamp in the Highlands of New Guinea", *Science*, vol. 301, pp. 189-193.
- DESCHAMPS H., 1960, *Histoire de Madagascar*, Paris, Berger-Levrault.
- DEWAR R. & WRIGHT H., 1993, "The culture history of Madagascar", *Journal of World Prehistory*, 7 (4), pp. 417-466.
- DUARTE R.T., 1993, *Northern Mozambique in the Swahili World (An Archaeological Approach)*, Uppsala, Studies in African Archaeology 4.
- DUYVENDAK J.J.L., 1949, *China's discovery of Africa*, Londres, Arthur Probsthain ed.
- FERRAND G., 1908, « L'origine africaine des Malgaches », *Journal Asiatique*, 10 (9), p. 353-500.
- FERRAND G., 1909, *Essai de phonétique comparée du malais et des dialectes malgaches*, Paris, Paul Geuthner.
- FLACOURT E. de, 2007, *Histoire de la Grande Isle Madagascar*, éd. annotée, augmentée et présentée par Claude Allibert, Paris, Karthala.
- GEVREY A., 1972, *Essai sur les Comores*, Pondichéry/Tananarive, Nouvelle Édition.
- GRANDIDIER A. & G., 1908, *Histoire physique, naturelle et politique de Madagascar*, Paris, Imprimerie Nationale.
- HORTON M., 1996, *Shanga. The Archaeology of a Muslim Trading Community on the Coast of East Africa*, Londres, BIEA.
- HORTON M. & MIDDLETON J., 2000, *The Swahili*, Oxford, Blackwell Publishers.
- HURLES M. E., SYKES B. C., JOBLING M. A. et FORSTER P., 2005, "The dual origin of the Malagasy in island southeast Asia and East Africa: evidence from maternal and paternal lineages", *The American Journal of Human Genetics*, no 76, pp. 894-901.
- KENT R.K., 1970, *Early Kingdoms in Madagascar 1500-1700*, New York, Holt, Rinehart and Winston.
- LISZKOWSKI H. D., 2000, *Mayotte et les Comores, escales sur la route des Indes aux XV^e et XVIII^e siècles*, Mayotte, Éd. du Baobab.
- MARTIN N., 2010, *Les productions céramiques de l'océan Indien occidental : implications culturelles au carrefour d'influences*, Thèse, Paris, INALCO.

- MIQUEL A., 1967, *La géographie humaine du monde musulman jusqu'au milieu du XI^e siècle*, t. 2 (Géographie arabe et représentation du monde : la terre et l'étranger), Paris / La Haye, EHESS / Mouton and Co.
- NATIVEL D. & RAJAONAH F.V., 2007, *Madagascar et l'Afrique. Entre identité insulaire et appartenances historiques*, Paris, Karthala.
- NORDSTRÖM H.-A., 1972, *Cultural Ecology and Ceramic Technology. Early Nubian Cultures from the Fifth and the Fourth Millenia B.C.*, Acta Universitatis Stockholmiensis, Studies in North-European archaeology, no 4.
- NURSE D. & SPEAR T., 1985, *The Swahili. Reconstructing the History and Language of an African Society, 800-1500*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press.
- OTTINO P., 1974, « Le Moyen Age de l'océan Indien et le peuplement de Madagascar », *Annuaire des pays de l'océan Indien*, vol. I, Aix-en-Provence, Presses universitaires d'Aix-Marseille, p. 197-221.
- PIGACHE J.-P., 1970, « Le problème anthropobiologique à Madagascar », *Taloha*, n° 3, p. 175-178.
- POIRIER J., 1966, « Les origines du peuple et de la civilisation malgaches », *Bulletin de Madagascar*, n° 347, déc., p. 1171-1185.
- POIRIER J., 1980, « Problèmes de la mise en place des couches ethniques et des couches culturelles à Madagascar », *Mouvements de populations dans l'océan Indien* (Actes du 4^e congrès de l'AHIOI et du 14^e colloque de la CIHM, Saint-Denis de la Réunion, 4 au 9 sept. 1972), Paris, Éd. Champion, p. 51-59.
- POUMAILLOUX P., 2011, « Une vision de l'Afrique à travers la cartographie chinoise », in *Civilisations des mondes insulaires (Madagascar, îles du canal du Mozambique, Mascareignes, Polynésie, Guyanes)*, Mélanges en l'honneur du Professeur Claude Allibert sous la direction de C. Radimilahy et N. Rajaonarimanana.
- RADIMILAHY C., 1985, *Contribution à l'ancienne métallurgie du fer à Madagascar*, Travaux et documents du Musée d'art et d'archéologie de l'Université de Madagascar, publication provisoire.
- RADIMILAHY C., 1998, *Mahilaka. An Archaeological Investigation of an Early Town in Northwestern Madagascar*, Uppsala, Studies in African Archaeology 15.
- RAKOTOARISOA J.-A., 1998, *Mille ans d'occupation humaine dans le sud-est de Madagascar. Anosy, une île au milieu des terres*, Paris, L'Harmattan, coll. « Repères ».
- RICAUT F.-X. et al., 2009, "A new deep branch of Eurasian mtDNA macrohaplogroup M reveals additional complexity regarding the settlement of Madagascar", *BMC Genomics*, no 10, p. 605.
- SACHS C., 1938, *Les instruments de musique à Madagascar*, Travaux et mémoires de l'Institut d'ethnologie, n° 28, Paris, Institut d'ethnologie.
- SHEN J., 1995, "New thoughts on the use of chinese documents in the reconstruction of early Swahili history", *History in Africa*, vol. 22, pp. 349-358.
- SHEPHERD G., 1977, "Two marriages forms in the Comoro islands: an investigation", *Africa*, 47-4, pp. 377-359.
- SINCLAIR P., 1982, "Chibuene — an early trading site in southern Mozambique", *Paideuma*, n° 28, pp. 149-164.
- VERGHAEGHE F., 2003, « La poterie médiévale et moderne en Europe de l'Ouest », *La céramique. La poterie du Néolithique aux Temps modernes*, Paris, Éd. Errances, coll. « Archéologiques », p. 183-272.

VÉRIN P., 1975, *Les échelles anciennes du commerce sur les côtes nord de Madagascar*, 2 tomes, Service de reproduction des thèses, Université de Lille III.

VÉRIN P., 1980, « Apports culturels et contribution africaine au peuplement malgache », *Histoire générale de l'Afrique*, Études et documents 3 (compte rendu et documents de travail de la réunion d'experts sur *Les contacts historiques entre l'Afrique de l'Est d'une part, et l'Asie du Sud-Est d'autre part, par les voies de l'océan Indien*, Maurice, 15-19 juil. 1974), UNESCO, p. 103-124.

VÉRIN P., 1986, « Origines malgaches : histoire culturelle et archéologie de Madagascar, mise au point et commentaire », dans : C.P. Kottak, J-A. Rakotoarisoa, A. Southall & P. Vérin (dir.), *Madagascar: Society and History*, Durham (North Carolina), Carolina Academic Press, pp. 45-52.

VÉRIN P., 1990, *Madagascar*, Paris, Karthala.

WRIGHT H.T., 1986, "Early communities on the island of Maore and the coasts of Madagascar", dans : C.P. Kottak, J-A. Rakotoarisoa, A. Southall & P. Vérin (dir.), *Madagascar: Society and History*, Durham (North Carolina), Carolina Academic Press, pp. 53-86.

WRIGHT H.T., 1992, "Early islam, oceanic trade and town development in Nzwani: the Comorian archipelago in the Xth-XVth centuries A.D.", *Azania*, no 27, pp. 81-128.

WRIGHT H.T., 2007, *Early State Formation In Central Madagascar. An Archaeological Survey Of Western Avaradrano*, University of Michigan, Museum of Anthropology, memoirs n° 43, Michigan, Ann Arbor.

WRIGHT H.T. *et al.*, 1984, "Early seafarers of the Comoro Islands: the Dembeni Phase of the IXth-Xth centuries AD", *Azania*, no 19, pp. 13-59.

WRIGHT H.T. & FANONY F., 1992, « L'évolution des systèmes d'occupation des sols dans la vallée de la rivière Mananara au nord-est de Madagascar », *Taloha*, n° 11, p. 16-64.

NOTES

1. Il s'agit du Wu-pei-chih, Hsing-ch'a Sheng-lan (1436) et du Ming Shih.
2. En malgache, il s'agit de l'ouvrage intitulé *Anganon'ny Ntaolo*, traduit par Denise Dorian et Louis Molet en 1992, contes publiés dans *Études océan Indien*, n° 14.
3. Adelaar a mené différentes études dont il a publié les résultats en 1989, 1991, 1994, 1995, 1996.
4. Nous avons rapporté de notre séjour en Tanzanie de petits sièges bas en bois munis d'un manche au bout duquel une lame dentelée permet de râper la noix de coco.
5. En constatant la faible diversité génétique des Malgaches, les auteurs ont soulevé deux hypothèses qui pourraient expliquer leur découverte : soit les premières vagues de peuplement qui ont atteint la Grande Île étaient originaires des mêmes régions et limitées en nombre et en durée, soit les groupes de population qui ont migré ultérieurement à Madagascar ont eu pour résultat de provoquer une diminution de la diversité génétique des derniers établissements (p. 897).
6. Schreurs a fait une communication sur sa relecture des vestiges de Vohémar dans le cadre d'une journée d'étude *Relations anciennes Chine-Madagascar* (Inalco, déc. 2010).
7. Le décor consiste en des points entourés de cercles doublés incisés.

RÉSUMÉS

Dès le début du xx^e siècle, l'origine des populations qui composent le peuplement malgache est au cœur de différentes disciplines. Les études génétiques récentes ont conforté l'hypothèse de vagues de migration depuis l'Asie du Sud-Est, la côte est-africaine et la péninsule Arabique vers Madagascar.

L'apport bantu et austronésien au peuplement de Madagascar démontré, la question s'est posée de savoir si la Grande Île s'inscrivait dans un continuum culturel avec l'Asie du Sud-Est ou avec la côte orientale de l'Afrique. C'est par le biais des céramiques communes issues de sites malgaches, comoriens et est-africains que j'ai choisi d'apporter des réponses.

From the beginning of the 20th century, the origin of the populations who make up the Malagasy populating was hotly debated by different disciplines. The recent genetic studies concluded different waves of migration from South-East Asia, East African coast and Arabian peninsula to Madagascar.

The Bantu and Austronesian contribution in the populating of Madagascar demonstrated, the question has been raised to know if Madagascar was in a cultural continuum with the South-East Asia of the East African coast. By means of ceramic productions from Malagasy, Comorian and East African sites, I chose to answer.

INDEX

Mots-clés : peuplement malgache, Bantu, Austronésien, céramiques, interpénétrations culturelles

Keywords : Malagasy populating, Austronesian, Pots, Cultural Interpenetrations

AUTEUR

NOÉMIE MARTIN

275-306